

Entretien avec Antoinette Rychner autour de son roman *Ma Forêt* (Fugue, 2025)

Réalisé par la prof. Dominique Kunz Westerhoff et l'assistante diplômée Alicia Schmid, Université de Lausanne, Section de français, le jeudi 30 octobre 2025, dans le cadre d'un colloque d'écopoétique et sur invitation conjointe de l'autrice par l'Unil et le festival Les Écotopiales.

Questions

1) Les genres littéraires de l'imaginaire

Votre avant-dernier roman, *Après le monde* (paru en 2020), proposait une fiction d'anticipation dans un avenir très proche, sur l'effondrement de la société technocapitaliste mondialisée et le retour provisoire à des micro-communautés pratiquant l'agriculture de subsistance. Ce livre se terminait sur la destruction de toute structure sociale dans des violences généralisées. Après ce roman de la fin du monde tel que nous le connaissons, *Ma Forêt*, à l'inverse, est un roman des origines. Il représente « une préhistoire réinventée » de l'humanité au seuil du Néolithique.

La communication éditoriale parle effectivement de « préhistoire réinventée », mais le texte lui-même ne situe jamais le récit, dans le temps et l'espace... Une manière pour moi de laisser l'interprétation ouverte sur le fait qu'il pourrait aussi s'agir d'un lointain futur, un peu dans la veine de « La belle verte », le film de Coline Serreau...

Son *incipit* met en scène l'héroïne Sendjar, qui déloge un orvet de son abri (l'orvet : un grand lézard en forme de serpent), un animal qu'elle perçoit comme la réincarnation de son père décédé, ce qui rappelle immédiatement les figures d'Ève, du Créateur, du Serpent, à défaut d'un Adam qui ne va pas tarder à s'imposer. Annoncez-vous aux lectrices et lecteurs que vous allez *désécrire* la Genèse biblique, contester ce grand récit des origines du patriarcat, et écrire une *autre* histoire des civilisations humaines où le matriarcat n'aurait pas été refoulé ?

On entend parfois que le texte est plus intelligent que l'auteurice, et dans ce cas, c'est tout à fait vrai. Croyez-le ou non, mais je n'ai pas eu conscience de convoquer le serpent de la bible dans l'*incipit* !

Les apparitions d'animaux sauvages (mais aussi certaines visions du végétal) me donnent parfois l'impression qu'elles veulent *me dire qqch* – peut-être simplement me rappeler qu'elles aussi existent, continuent d'habiter les lieux

même quand je ne les vois pas – et ces expériences vécues ont engendré l'idée d'un défunt qui vient « parler » sous forme animale à la narratrice.

En revanche, j'avais conscience de *désécrire* la figure masculine charismatiko-dominante du père, en choisissant l'orvet comme animal d'incarnation ; l'animal s'appelle « orvet fragile » en zoologie, et c'est un animal que, personnellement, je vois seulement dans les moments où je l'ai dérangé, donc dans un moment de fragilité (il s'abrite sous les bâches, les feuilles mortes etc. et c'est lorsque j'interviens au jardin que je le déloge).

Il y a une modestie dans l'apparition de l'orvet, de par sa taille, et qqch d'ambigu aussi, parce que ce n'est pas un « vrai serpent ».

Vos deux derniers romans relèvent de la *fiction spéculative* : le récit d'anticipation, le récit postapocalyptique dans *Après le monde*, et un genre à définir dans *Ma Forêt*. On peut penser à une *uchronie*, c'est-à-dire une utopie dans le passé, une histoire imaginaire et alternative, « histoire telle qu'elle n'a pas été, telle qu'elle aurait pu être » (selon la définition que donne l'inventeur de ce néologisme littéraire, Charles Renouvier).

Je parle pour ma part d'« anthropologie-fiction » pour décrire *Ma forêt*. Mais le terme d'*uchronie* me semble également approprié, ainsi que celui de *littérature spéculative*.

Que trouvez-vous de spécifique dans ce genre pour représenter les enjeux soulevés sur la 4^e de couverture de votre roman : le féminisme, l'environnement, la justice sociale ?

Dans le Wikipédia francophone, à l'article « fiction spéculative », on trouve ces lignes : « *La fiction spéculative permet d'aborder des thèmes très clivants socialement parlant, en y mettant la distance de l'espace et du temps. Le lecteur·ice ne se rend même pas compte des sous-entendus en rapport avec les conflits sociétaux actuels et accède à un espace de possibles qu'il·elle n'aurait sans doute pas accepté si les termes en avaient été posés ici et maintenant.* » (les tournures épiciennes sont de moi...).

Ma forêt s'inscrit dans ce type de stratégie narrative, pour parler notamment de reproduction humaine, sujet que les biotechnologies d'aujourd'hui rendent brûlant.

Bien sûr, les progrès de la PMA – procréation médicalement assistée – et la remise en question des identités sexuelles traditionnelles en changeant les modalités. Mais au cœur du processus demeure notre reproduction sexuée, qui demande encore et toujours la rencontre fructueuse d'un gamète mâle et d'un gamète femelle. (Le fait qu'il existe deux sexes résulte d'un mécanisme adaptatif, qui, par opposition au clonage, garantit une diversité génétique qui permet notamment aux organismes de se défendre contre les virus.)

Et il ne s'agit pas seulement de procréation. Le roman soulève également la question de qui, dans une société donnée, élève les enfants, et de comment fonctionnent nos systèmes de parenté.

On touche donc là aussi à des questions éminemment actuelles. Il en va bien évidemment de partage des tâches dans une perspective d'égalité hommes/femmes et personnes transgenres, mais aussi des structures qui relient fondamentalement l'individu à la communauté.

Que l'on grandisse au sein d'une famille monoparentale, d'une famille normée « biparentale-hétéro-cisgenre » ou au sein d'un collectif s'essayant à déconstruire les genres, nous restons toutes et tous, en tant qu'individu, concerné-e par des questions telles que : *à quelle famille j'appartiens, de qui ai-je reçu mon nom et à qui puis-je le transmettre*, ou encore : *avec qui ai-je le droit de me marier/former un couple/avoir des rapports sexuels ou de me reproduire ?*

Pourquoi ce choix récurrent des genres littéraires de l'imaginaire ? (*Après le monde* + *Ma forêt*)

Dans les deux cas, le point de départ a été la lecture d'ouvrages qui ont représenté des chocs pour moi.

Dans le cas d'*Après le monde* : réaction à *Comment tout peut s'effondrer*, Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Seuil 2015

Dans le cas de *Ma forêt* : réaction à *Au commencement était, Une nouvelle histoire de l'humanité*, David Graeber & David Wengrow, LLL 2021 pour la traduction française.

Ces deux ouvrages théoriques invitent à considérer comme possible un monde tout à fait autre que celui dans lequel nous vivons pour l'instant...

Deux peuples fictifs se rejoignent dans *Ma Forêt*, dans un delta qui ressemble beaucoup à l'Amérique du Nord, pour chasser des castors géants et s'accoupler, les Idousses et les Ouxes.

Les milieux naturels imaginaires que je décris sont effectivement très proches de milieux existants...

On en trouve trois différents :

- Les « Hauts Plateaux », (dans le massif montagneux imaginaire de l' »Idousse «), qui pourraient ressembler à ceux de l'Himalaya ou des Andes, habitat d'automne-hiver-printemps pour le peuple des Idousses
- Les « forêts sacrées », qui ressemblent aux forêts tempérées d'Europe ou d'Amérique du Nord
- Le « Delta », plaine où le fleuve imaginaire « Idousse », qui prend sa source dans le massif du même nom, rejoint la mer. On est ici dans une similitude avec le Delta du Nil, la Camargue, ou autres milieux humides en pourtour de Méditerranée.

Par la grâce de la fiction, ces trois milieux communiquent directement, suffisamment proches les uns des autres pour être ralliés à pied en quelques semaines, au cours de migrations saisonnières.

Quant au « Castor géant », il s'agit d'une version librement grossie du *Castoroides ohioensis*, ou castor du Nebraska, vieux de 12'000 ans.

Leurs noms présentent ce préfixe ou typique de l'utopie (*Utopia-Outopia*), qui signifie la négativité de l'imaginaire, le lieu de nulle part, ce qui n'existe pas sinon dans la fiction.

Là aussi ; texte « plus intelligent que l'auteurice »... car je n'ai pas pensé à « Utopie » ! Pour moi ces noms de peuple sont venus par leur sonorité :

- Fleuve Idousse donnant son nom aux Idousses, (eau douce)
- Ouxes : l'arbre Houx, ou les oursins : qqch de piquant...

Bientôt, la lectrice comprend que non seulement on se trouve dans une autre histoire de l'humanité, mais aussi dans une autre ontologie humaine, dans une biologie fictive où les femmes n'ovulent qu'au printemps et ne sont fertiles qu'une fois par année, pendant la saison d'été.

Si j'ai tout de suite compris à travers ma « découverte » de l'anthropologie que l'organisation sociale pouvait être très variable d'une culture à l'autre, pendant longtemps, j'ai vu le biologique comme un donné une fois pour toutes.

(Un peu comme pour Françoise d'Eaubonne, qui définit la féminité, par opposition à la *féminitude*, comme « n'étant constituée que par l'ensemble des traits biologiques préexistant à toute culture », *Le féminisme ou la mort*, 1974.)

Or, des traits biologiques qui pré-existeraient à la socialité, ça n'existe pas. Notre espèce est en réalité devenue ce qu'elle par co-évolutions entre le biologique et le socio-culturel. (Le biologique est modifié par la vie en groupe et ses modalités de sélection sexuelle. Ex. : le timing de l'ovulation variable et le comportement d'accouplement des femelles en réponse à la menace des mâles qui, chez certains grands singes, tuent les petits dont ils ne sont pas les géniteurs – cette évolution chez les femelles en tant que stratégie visant à laisser planer le doute sur la paternité ; si plusieurs mâles du groupe peuvent potentiellement être le géniteur, ils seront moins enclins à tuer le petit. Voir : *Éco-éthologie : Évolution Phylogénétique des comportements*, Document de cours de l'Université de Genève, Roland Maurer.)

Au fil de mes recherches, j'ai notamment découvert que les menstruations n'existent pas chez tous les primates, mais qu'elles sont réservées à un « club » très restreint d'espèces, dont les humaines et les chauves-souris... (Des femelles mammifères telles que les vaches ou les juments ont un cycle dit *œstrien*,

communément appelé « chaleurs », mais pas de *menstruations* au sens où leur organisme n'élimine pas, comme chez nous, une partie de l'endomètre lorsque la fécondation n'a pas lieu). Notre évolution aurait donc pu prendre un autre chemin, et *nous pourrions ne pas menstruer du tout*, ou peut-être moins de 12x/année...

J'ai fait le choix de cet écart avec le cycle réel des humaines pour montrer que, sous l'angle biologique aussi, nos conditions d'existence pourraient aujourd'hui être très différentes...

L'un des tours de force de votre fiction consiste à associer la liberté de l'imaginaire – une nature non-réaliste dans une Préhistoire alternative – à des savoirs tout à fait réels, les sciences préhistoriques et l'anthropologie, sur les cultures nomades, le matriarcat, les rituels des sociétés traditionnelles, les techniques préhistoriques de la chasse, de l'artisanat et les débuts de l'agriculture. Vos descriptions sont aussi éminemment sensorielles, organiques, précises. Vous-même pratiquez l'agriculture de subsistance en tant que « micro-paysanne ». Vous conjuguez donc la spéculation théorique et imaginaire à une expérience concrète de la nature et à une solide documentation scientifique, dans un réalisme inédit, étendu aux genres de l'imaginaire, tout à fait original et spécifique à votre œuvre. Comment articulez-vous ces trois aspects (la fiction spéculative, la documentation scientifique, la pratique de l'agriculture) dans votre travail de création ?

La documentation scientifique/la fiction spéculative s'articule ainsi : je lis tout ce que je peux pour me nourrir, comprendre de mon mieux les domaines abordés, (non-fiction surtout, mais aussi des fictions pour avoir une idée de ce qui s'est créé en lien avec les thématiques que j'aborde – en l'occurrence, j'ai lu quelques classiques de SF féministe qui traitent de la reproduction : Ursula K. Leguin, "La main gauche de la nuit", Margareth Atwood, "La servante écarlate", Joëlle Wintrebert, « Pollen » (sur votre recommandation d'ailleurs, merci encore 😊) ou encore : Elisabeth Vonarburg, « Chroniques du pays des mères ».

Puis j'utilise librement cette matière : je sélectionne les éléments qui m'intéressent pour les réassembler, créer un univers cohérent avec ses propres règles, mêlant des règles existantes et d'autres que j'invente.

Pour *Ma forêt*, j'ai pris le parti de mélanger des éléments du Paléolithique, du Néolithique ainsi que des faits observés chez des peuples de chasseurs-cueilleurs modernes avec des éléments de pure « Fantasy » (faune et flore partiellement imaginaires, neige de couleur orange), le tout additionné de connaissances beaucoup plus tardives, par ex. : les femmes de ma fiction savent qu'elles ovulent (alors que l'ovulation spontanée est, du moins pour l'Occident, une découverte du 19^{ème} siècle), et les peuples que je décris savent que la Terre tourne autour du Soleil (alors que Copernic a fait cette découverte au 16^{ème} siècle.)

Ce travail intellectuel s'articule ainsi avec ma pratique agricole : il y a des éléments qui s'incorporent spontanément à la « pâte » de mes réflexions, par ex. ce qui touche à la question de la domination de l'espèce humaine sur le reste du vivant (p.71, *Qui sont les Ouxes pour décider de ce qui doit pousser, se développer ou mourir ? (...) Pour qui se prend-on, à enfouir soi-même la semence au-dedans de la terre, jusqu'à empêcher la plante de se débrouiller par ses propres moyens ? Comment ose-t-on choisir, à la place d'une graine, l'endroit et le moment où elle doit germer ? À la place d'une espèce, la surface où elle doit prospérer ?*) ne vient pas seulement de mes recherches (approches qui tantôt s'opposent, tantôt se complètent chez : Yuval Harari/David Graeber & David Wengrow/James C. Scott/Robin Wall Kimmerer/ Charles Stépanoff), mais encore de mes propres ressentis face aux êtres dont j'ordonne l'existence, à qui je fournis des soins et dont je tire de la substance ou à qui je prends la vie ; végétaux vivaces ou annuels, et animaux ; ovins et poules.

Enfin, je fais un parallèle dans ma manière de manipuler le texte en cours et les organismes vivants que je cultive. Il y a dans les deux cas un équilibre, une ligne à trouver entre la nécessité, d'une part, d'intervenir à certains endroits et moments précis, d'autre part de « laisser croître » un organisme qui a son rythme et sa vitalité propre. Je le dis avec précaution en ce qui concerne le travail sur le texte, parce je déteste les mythes sur la création qui font croire à une œuvre qui « tomberait tout cuit dans le clavier » et occulterait la part consciente, raisonnée du travail. Mais le fait est qu'il demeure aussi une partie de mystère, des choses inattendues ou des accidents qui se produisent pendant les sessions créatives, dont il faut décider si on veut les conserver, voire les favoriser/développer, ou les éliminer.

2) L'écoféminisme

L'une des épigraphes de votre roman citent de grandes fondatrices de l'écoféminisme, Maria Mies et Vandana Shiva. Votre roman accorde une grande place au corps féminin, en particulier dans son prologue et son épilogue, où l'héroïne se retire sur sa parcelle, dans sa forêt, qui apparaît comme une forme préhistorique, et peut-être aussi très contemporaine, de *chambre à soi* pour une femme.

Vous me voyez très contente que vous releviez cette correspondance avec la si célèbre *chambre à soi* de Virginia Woolf !

Effectivement, pour moi il y avait de cela ; mettre en scène ce besoin d'intimité et d'échapper aux autres.

Ces deux parties, le début et la fin de votre roman, sont narrées à la première personne, en *je*, alors que tout le récit central du delta est écrit à la 3^e personne.

À travers ce changement de pronom de narration, j'ai voulu parler de cette différence d'être au monde, selon qu'on se trouve seule, ou au milieu de nos semblables.

Les femmes sont *celles qui doivent être disponibles pour les autres*, nous dit l'auteur féministe belge Quentin Delval. Et justement, ces retraites en forêt répondent au besoin des femmes de n'être plus, pendant un temps, disponibles pour personne, en dehors d'elles-mêmes...

Tout se passe comme si l'héroïne pouvait être pleinement femme, pleinement elle-même (ressentir son *moi*), dans la forêt : « Je suis à ma place ». Là, elle se livre à un rite de fécondité où elle pose sa vulve sur le sol forestier, tandis que l'écoulement fictif d'*œstrus*, puis de sang, se mêle à la végétation, tandis que passent furtivement quelques ombres animales.

J'ai été rendue attentive, en lisant l'anthropologue français Charles Stépanoff, (*L'animal et la mort, Chasses, modernité et crise du sauvage*), au caractère moderne de cette idée selon laquelle la forêt, ou le milieu naturel, est celui où l'individu va s'isoler pour se ressourcer ou « se découvrir lui-même »... C'est toute une tradition littéraire initiée par Rousseau, Pétrarque, Pope, Hugo, Thoreau... avec ses versions plus contemporaines comme Sylvain Tesson... et plus féminines, comme Marlène Haushofer, ou Gabrielle Filteau-Chiba !

Au début du chantier d'écriture, je pensais fonder ces retraites des femmes en forêt sur des motifs appartenant davantage aux mentalités non-modernes, comme par ex. la coutume pour certaines femmes de se rendre seules en certains lieux pour y « faire venir en leur sein » des esprits qui vont se réincarner en fœtus. (Lu notamment chez l'allemande Heide Goettner Abdendroth, *Les sociétés matriarcales*.) J'ai aussi beaucoup cherché autour de l'idée d'une contrepartie symbolique ou sacrée que ces femmes auraient pu rendre à leur communauté en s'isolant dans la forêt : prier, intercéder auprès des esprits ou divinités. Finalement, il ne reste que l'idée d'un émerveillement devant le vivant, là aussi très moderne...

J'ai remarqué que, de manière générale, dès que j'arrivais sur le terrain de la spiritualité, je ressentais une réticence intime d'écriture. La peur que mes lectorices d'ici aujourd'hui ne me suivent plus, ou celle d'une appropriation culturelle, la crainte de *singer les croyances des autres*... C'est vraiment le principal domaine (la foi, la spiritualité) où j'ai ressenti cette alerte à propos de l'appropriation de cultures perçues comme *indigènes*, à un point de netteté qui m'a fait reculer, renoncer.

Cette image d'une femme accroupie sur son « nid » de mousse est d'une grande force poétique. Elle suggère un accouplement imaginaire du corps

féminin avec le règne végétal, une synchronie fictive entre les rythmes saisonniers de la nature (du printemps à l'automne) et le rythme ovulatoire du corps féminin. Le recueillement rituel permet au personnage féminin d'éprouver la présence de la nature, jusqu'à l'effacement de sa conscience personnelle : selon votre belle formule, elle passe « en mode disparition » (de soi comme individu). Votre fiction réintègre ainsi le corps féminin à un véritable écosystème où le végétal et l'animal ont eux aussi pleinement leur place ?

De manière générale, je suis très intéressée par la question de comment le corps humain et ses substances peuvent réintégrer les chaînes trophiques (notre civilisation invisibilise le devenir de nos déjections par exemple, ou celui de nos cadavres, et rend tabou l'idée que nos corps puisse servir de biomasse à destination d'autres espèces).

Mais comme vous le dites : avec le corps des femmes, il y a une rencontre d'autant plus forte qui peut s'établir entre physiologie et environnement à travers les cycles : cycles menstruels, cycles lunaires, marées, saisons etc.

Mais je l'ai fait avec énormément de précautions, en conscience des inévitables écueils lorsqu'on rapproche femmes et Nature... (l'accusation d'essentialisme qui pèse sur l'écoféminisme, et qui n'est pas sans fondements !) Il est clair que ce rapprochement peut se retourner contre les femmes, dans un discours conservateur qui les réduirait à leur corps et à leur fécondité, un terrain extrêmement délicat, donc, lorsqu'on s'y aventure...

L'écoféminisme conteste deux formes jumelles de domination masculine, celle des femmes et celle de la nature dans la société extractiviste de la modernité. Votre roman les corrèle clairement en jouant un double point de bascule historique au seuil du Néolithique, du matriarcat au patriarcat et du nomadisme des chasseurs-cueilleurs à l'agriculture.

Oui, il les corrèle, en montrant une prise de pouvoir (par un petit groupe d'hommes), et une violence qui s'exerce à la fois sur la nature et sur les femmes.

Cela dit, il me tient particulièrement à cœur de souligner que le roman ne corrèle *pas* :

1. AGRICULTURE et INÉGALITÉS SOCIALES, puisque le roman montre des Ouxes qui pratiquent une domestication « complète » des céréales, tout en étant égalitaires. En tout cas au début du récit. Le moment du roman où ça tourne en abus de pouvoir et en stratification sociale correspond à une anomalie !
2. AGRICULTURE et DOMINATION PATRIARCALE, puisque *Ma forêt* montre des Ouxes qui pratiquent une domestication des céréales tout en étant matrilineaires.

3. AGRICULTURE et DESTRUCTION DES ESPÈCES SAUVAGES ET DE LA BIODIVERSITÉ, puisque les Idousses pratiquent elles-mêmes une forme d'agriculture : celle, rituelle, de la fève fictive appelée « Ô'Chemmm ».

Le récit mentionne un semis, (labour réalisé non par l'humain, mais par des animaux sauvages), mais il n'est fait mention d'aucune irrigation artificielle. Quant à la manière de récolter, il s'agit de cueillette, et non de fauche. On est donc dans des modalités un peu hybrides entre agriculture, horticulture et cueillette de plante sauvage. Manière de montrer qu'il n'y a pas qu'une seule manière de cultiver... et qu'il est possible de modifier son environnement pour en tirer sa subsistance sans le détruire !

Cette pratique paraît défendable aux Idousses parce qu'elle entre dans une certaine intelligence écologique, au contraire de semer la céréale appelée « Meillêt » sur le Delta, un projet ouxe d'agriculture plus intensive, qui, par le désherbage préalable qu'il implique, entraînerait la rupture d'une chaîne naturelle reliant végétaux, animaux et humains.

La forêt préservée, minimalement entretenue, s'oppose ainsi au delta défriché et cultivé. Est-ce une démonstration théorique ?

Oui, théorique dans le sens où j'ai voulu démontrer non seulement qu'il n'existe pas qu'une seule manière de pratiquer l'agriculture ou d'aménager son environnement, mais encore que tous les modèles de développement ne sont pas équivalents dans leur impact et leur durabilité.

Un nouveau théâtre épique qui déconstruit la domination masculine ? Il y a toute une dimension théâtrale et politique dans les grandes joutes rhétoriques qui opposent les femmes aux rois du « Parlement des testicules »...

J'étais consciente de la dimension politique, mais pas forcément théâtrale...

Il m'arrive parfois, en début d'écriture d'un nouveau texte, d'hésiter : est-ce que cela se destine au livre, ou à la scène ?

En l'occurrence, j'étais sûre dès le début d'écrire un roman. C'était le genre qui me semblait le plus adéquat pour la structure que je voulais mettre en place (intrications des plans de politique extérieure/intérieure et du plan individuel), pour des raisons de désirs de descriptions, et aussi pour des questions de temporalité.

3) « Une préhistoire réinventée, plus actuelle que jamais » : la justice sociale

Le bandeau de votre roman souligne la dimension contemporaine de cette fiction des origines. La lectrice retrouvera l'inventivité lexicale qui

apparaissent déjà dans votre roman *Après le monde*, et ses chants épiques écrits par des « bardesses », à la 4^e personne d'un « nous » accordé au féminin. Cette fois, la norme des accords de genre s'écrit sous la forme actuelle d'*iel*, de *toustes*, et sous la forme plus spéculative d'*eusses*, ou *ceusses*. C'est au reste l'un des grands points forts des utopies féministes de *modifier* la langue en instaurant d'autres normes de genre : la liberté de l'imaginaire utopique donne des droits littéraires à un monde renversé où le *masculin générique* est révoqué au profit d'une norme inclusive, comme l'a montré, par exemple, le roman de science-fiction *Chronique du pays des mères* (1992) d'Elisabeth Vonarburg.

Je me sens très reconnaissante à mon editrice, Sophie Bogaert, de n'avoir pas du tout contesté ces inventions formelles inclusives.

On voit bien, dans l'épilogue de votre roman (que nous ne dévoilerons pas), votre refus d'un retour au matriarcat ou d'une domination inversée. Il ne s'agit pas de faire des sociétés traditionnelles, ultracodifiées et peu individualisées, un modèle politique pour aujourd'hui, mais peut-être de s'en inspirer pour inventer une autre justice sociale où le consentement de chacun, femmes et hommes, devient la norme, où les filles contestent la vision des rôles de genre de leur mère ? Comment conciliez-vous récit réinventé des origines et proposition démocratique pour aujourd'hui, et peut-être pour demain ?

Sur la question de l'interprétation politique qu'on peut faire du récit, je commencerais peut-être par rappeler, – même si le roman résonne évidemment et tristement avec les autocraties contemporaines – les limites de comparaisons possibles entre l'état réel du monde (celui de 8 milliards d'habitants humains) et une fiction qui met en scène un regroupement saisonnier de peut-être 800 à 1000 personnes (si l'on imagine que le peuple Idousse compte en compte environ 400 ou 500, et le peuple Ouxe de même). L'exercice parlementaire s'y joue dans un espace-temps de démocratie ultra directe, sans doute à mains levées, avec des porte-voix rudimentaires etc., et ça reste une fable...

Néanmoins, j'y ai construit un plan de politique intérieure (les décisions internes aux Idousses, peuple auquel appartient la narratrice) et un plan de politique extérieure, celui qui voit négocier les deux peuples entre eux.

Et les enjeux de pouvoir, de gouvernance et de prise collective de décisions restent fondamentalement les mêmes, quels que soient l'époque ou le lieu.

Pour ce qui est de ma proposition démocratique pour demain, je trouve que vous la résumez très bien par ces mots : « Il ne s'agit pas de faire des sociétés traditionnelles, ultracodifiées et peu individualisées, un modèle politique pour

aujourd'hui, mais peut-être de s'en inspirer pour inventer une autre justice sociale où le consentement de chacun, femmes et hommes, devient la norme ».

Le « nœud idéologique » qui m'est longtemps resté indémêlable – c'est l'écriture de *Ma forêt* qui m'a aidée à le formuler – est le suivant : est-il possible de retrouver l'intelligence écologique et le degré de solidarité qui prévalaient dans les sociétés non-modernes, tout en s'affranchissant des cadres rigides, religieux et identitaires (assignations de genres, division sexuelle du travail et des rôles, perception des identités nationales ou ethniques, racialisation) ?

J'espère que oui, mais cela m'a paru plus intéressant de raconter mon histoire à travers les yeux d'un personnage qui n'arrive pas à dissocier ces éléments. Pour elle, les valeurs traditionnelles – y compris les plus injustes et les plus cruelles – forment un « pack », qu'il ne faudrait surtout pas commencer à déconstruire...

Listes bibliographiques

(fictions et non-fictions qui m'auront nourrie dans l'écriture du roman, + livres au travers desquels je poursuis mes recherches) :

- Titres jusqu'à l'achèvement du manuscrit :
https://toinette.ch/images/Ma_foret_A.Rychner_Bibliographie_de_travail.pdf
- Titres après l'achèvement du manuscrit :
<https://toinette.ch/ma-foret-suite-bibliographique>